

Le Théâtre des idées

GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH



59^e FESTIVAL D'AVIGNON

DEXIA

10 11 14 16 17 18 20 22

GYMNASÉ DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

15H - DURÉE ESTIMÉE 2H - ENTRÉE LIBRE

EN COLLABORATION AVEC LA REVUE **JANUS**

CONCEPTION ET MODÉRATION **NICOLAS TRUONG**

PRODUCTION FESTIVAL D'AVIGNON

Initié en 2004, le “Théâtre des idées” contribue à ce que l’espace théâtral redevienne le lieu de l’interrogation et de la critique du monde et de ses représentations. En résonance avec les thématiques abordées par les propositions artistiques, sans toutefois constituer un espace de commentaires des œuvres présentées, le “Théâtre des idées” se propose de faire entendre des voix singulières pour penser, comprendre, réfléchir et - pourquoi pas ? - infléchir le monde tel qu’il va et ne va pas. Conçues cette année en collaboration avec la revue *janus*, publication transdisciplinaire fondée par Jan Fabre et dirigée par Hendrik Tratsaert, ces rencontres inédites se dérouleront dans le cadre d’un Festival placé sous le signe de l’entrelacs des arts et des savoirs. Philosophes et critiques d’art, anthropologues et historiens, juristes et biologistes seront le plus souvent associés à des artistes pour évoquer les possibilités d’une esthétique renouvelée par les utopies artistiques; d’un nouvel humanisme à l’heure de l’entrée dans la “posthumanité”; des communions humaines et du sacré; d’une sortie de la fin de l’Histoire; de l’histoire du corps à l’âge de ses métamorphoses biotechnologiques, à l’aube d’un siècle qui oscille entre le meilleur et le pire, entre beauté, culture et “barbarie”. “C’est toujours cela que j’ai voulu donner sur scène: faire voir la force violente des idées”, écrivait Antoine Vitez. Dans la filiation de l’auteur du “théâtre élitare pour tous”, entre université populaire et prise de parole, le “Théâtre des idées” se propose de réfléchir à la condition de notre humanité.

10 JUILLET DE 15H À 17H

Portrait de l’artiste en chien : quelle esthétique après la mort du Beau ?

AVEC **MICHEL ONFRAY**, PHILOSOPHE

Tout comme la philosophie traditionnelle et ses idoles – le Bien et le Mal – qui furent brisées par un tremblement de terre nommé Nietzsche (1844-1900) proclamant la mort de Dieu, l’art s’ébranla lors d’un séisme esthétique, sous les coups de boutoir d’un génie ironique et poétique: Marcel Duchamp (1887-1968). Depuis la fameuse *Fontaine* (urinoir posé à l’envers et exposé en 1917) et la révolution du ready-made (ou “préfait”), la perception artistique s’est renversée: comme Duchamp le disait lui-même, “le regardeur fait le tableau” et tout peut servir de support esthétique. Depuis ce “putsch esthétique” et cette mort du Beau qui subvertit ce que l’on appelle justement les Beaux-Arts, l’art contemporain fragmenté oscille entre le meilleur et le pire. Corps glorieux et solaire, épiphanie de la chair, ironie poétique et politique, mais aussi spectacle des névroses, égoïsme et égotisme, narcissisme ou haine de soi, glorification du kitsch, installations vides légitimées par un usage terroriste de la citation pédante, subversions de salon, etc. Cette nouvelle liberté d’inventer invite donc à un nécessaire droit d’inventaire. À travers l’examen subjectif des réussites et des impasses de l’art contemporain, le philosophe Michel Onfray élabore les conditions d’un art ironique et critique face au nihilisme de notre époque. Un art inspiré par Diogène, figure de proue du cynisme, philosophe méconnu de l’Antiquité ou bien réduit à sa caricature et ses nombreuses et savoureuses anecdotes. Or, face au cynisme vulgaire qui envahit une partie de l’art d’aujourd’hui, la réactivation des Cyniques – dont le chien était l’emblème – permet de faire contrepoint à l’esthétique mortifère. Un portrait donc, de l’artiste en chien.

Depuis son premier ouvrage, *Georges Palante. Essai sur un "nietzschéen de gauche"* (Folle avoine, 1989), **Michel Onfray** propose un matérialisme libertaire et hédoniste qu'il décline sur le terrain de la morale (*La Sculpture de soi*, Grasset, prix Médicis de l'essai, 1993); de la politique (*Politique du rebelle*, Grasset, 1997); de l'érotique (*Théorie du corps amoureux*, Grasset, 2000); de l'autobiographie (avec les trois volumes de son *Journal hédoniste* publiés aux éditions Grasset depuis 1998; de l'esthétique (*Archéologie du présent*, Grasset/Adam Biro, 2003). Né en 1959, démissionnaire de l'Éducation nationale après vingt ans d'enseignement (*Antimanuel de philosophie*, Bréal, 2001), Michel Onfray a fondé l'Université populaire de Caen (dont il a rédigé le manifeste dans *La Communauté philosophique*, Galilée, 2004) où il enseigne une "contre-histoire" de la philosophie (version sonore éditée chez Frémaux & associés). Il vient de publier un récent *Traité d'athéologie* (Grasset, 2005).

11 JUILLET DE 15H À 17H

Du sang, du rire, des larmes : quelle histoire du corps ?

AVEC **ALAIN CORBIN**, HISTORIEN, **NATHALIE RICHARD**, COMÉDIENNE, ET **GEORGES VIGARELLO**, HISTORIEN

De la génétique aux bombes humaines, des victimes de la mode aux nouveaux modes de nutrition, le **xxi^e** siècle redécouvre un corps à la fois célébré et malmené. En Occident, pourtant, longtemps a prévalu l'idée selon laquelle le corps n'avait pas d'histoire. En dépit des apports épars de quelques éclaireurs, tel Jules Michelet au **xix^e** siècle qui chercha à rendre corps au passé, l'histoire traditionnelle était désincarnée. Elle s'intéressait à des hommes et, accessoirement, à des femmes. Mais presque toujours sans corps. Comme si la vie de celui-ci se situait en dehors du temps et de l'espace, recluse dans l'immobilité présumée de l'espèce. C'est tout le mérite des historiens Alain Corbin et Georges Vigarello d'avoir initié et assuré, avec Jean-Jacques Courtine, l'édition d'une grande *Histoire du corps* (1: "De la Renaissance aux Lumières"; 2: "De la Révolution à la grande guerre", Seuil, 2005) où ils redonnent corps et vie au théâtre de notre intimité à travers les âges. À travers l'évocation du rapport au sang (de la guerre à la cuisine du "canard au sang"), au rire (de la bible à la caricature politique) et aux larmes (des pleurs de saint Pierre à la raréfaction des larmes au **xix^e** siècle), c'est en fait toute l'histoire culturelle de la déchristianisation de la chair et de l'auto-contrôle des émotions qui sera évoquée lors d'un dialogue avec la comédienne Nathalie Richard, l'une des interprètes du spectacle *Le Cas de Sophie K.* de Jean-François Peyret et Luc Steels présenté au Festival. Car si la discipline historique a longtemps oublié le corps, le théâtre en fait son point de départ. Alors même que les individus exposent leur moi et leurs émois à la radio ou sur les plateaux des émissions de télévision, entre souci de soi et épanchement narcissique, quel corps représenter au théâtre? Et comment le comédien peut-il encore représenter le mystère de la douleur face à cette pornographie du malaise? Hygiène, mœurs sexuelles, gestuelle: un voyage à travers les aventures du corps de l'homme concret, en compagnie de deux historiens des sensibilités et d'une actrice pour qui la représentation est inséparable de l'incarnation.

"Historien du sensible", **Alain Corbin** est professeur émérite d'histoire du **xix^e** siècle à l'université Paris-I et membre de l'Institut universitaire de France. Il a mené ses travaux sur des sujets et objets longtemps ignorés par l'historiographie: la prostitution et la misère sexuelle (*Les Filles de noces*, Flammarion, 1982); l'odorat et l'imaginaire social (*Le Miasme et la Jonquille*, Aubier, 1982); les paysages sonores et la culture sensible dans les campagnes du **xix^e** siècle (*Les Cloches de la terre*, Albin Michel, 1994); le temps libéré (*L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Aubier, 1995); la biographie d'un sabotier normand (*Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu: 1798-1876*, Flammarion, 1996). Spécialiste du **xix^e** siècle dont il restitue l'imaginaire et la poésie sociales, il s'attache à montrer la tension entre le corps travaillé et le corps fantasmé (*Histoire du corps*, Seuil, 2005), sans oublier la pédagogie de l'enseignement de l'histoire (dir. de *1515 et les grandes dates de l'histoire de France*, Seuil, 2005).

Comédienne dans *Le Cas de Sophie K.*, spectacle mis en scène par Jean-François Peyret avec lequel elle entame sa troisième collaboration (après *Faust, une histoire naturelle* et *Projection privée*), **Nathalie Richard** a commencé sa carrière par la danse. Après une année de chorégraphie à New York et une collaboration avec Karol Armitage (*Drastic Classism*), elle entre au Conservatoire national d'Art dramatique de Paris en 1983. Sa rencontre avec Jacques Rivette est déterminante dans son parcours cinématographique (*La Bande des quatre*, 1988; *Jeanne la Pucelle, les prisons*, 1994 et *Haut, bas, fragile*, 1995) qui se poursuit aujourd'hui avec le tournage de *Bel horizon. Leurre H*, création de la compagnie 14-18 présentée au festival du Printemps du théâtre (prix spécial du jury et du public 1987), marque le début de sa carrière au théâtre, qu'elle poursuivra sous la direction d'Yves Beaunesne, Laurent Pelly, Claude Stratz, André Engel, Jean-Claude Fall ou Hans Peter Cloos, avant de mettre en scène elle-même *Le Traitement* de Martin Crimp en 2002.

Professeur à l'université Paris-V, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et membre de l'Institut universitaire de France, **Georges Vigarello** est un historien atypique. Son intérêt pour le corps et son histoire est issu d'une réflexion fondée sur sa pratique de "prof de gym", métier qu'il exerça pendant quatre ans. Agrégé de philosophie, il soutient une thèse sur *Le Corps redressé* (Delarge, 1978) et mène ses recherches sur les pratiques corporelles et sportives. Autour de l'hygiène (*Le Propre et le Sale*, Seuil, 1985); de la santé (*Le Sain et le Malsain*, Seuil, 1993); des mœurs et violences sexuelles (*Histoire du viol*, Seuil, 1998); de l'apparence physique (*Histoire de la beauté*, Seuil, 2004); du sport (*Histoire culturelle du sport*, Laffont et EPS, 1988; *Du jeu ancien au show sportif*, Seuil, 2002); il élabore une histoire singulière des mentalités à travers les corps dont il décrypte les usages comme les images (*Histoire du corps*, Seuil, 2005).

14 JUILLET DE 15H À 17H

Pour le meilleur et pour le pire: l'homme entre culture et barbarie

AVEC **JACQUES DELCUVELLERIE**, METTEUR EN SCÈNE, **FRANÇOISE HÉRITIER**, ANTHROPOLOGUE ET **ANNETTE WIEVIORKA**, HISTORIENNE

Sortie du siècle de la barbarie, de la violence organisée, de la déportation? Rien n'est moins sûr, tant l'époque actuelle charrie son lot d'infamies, de la Bosnie au Rwanda, du Darfour à la Tchétchénie. D'où la nécessité de comprendre les ressorts de ce mal que l'homme est capable de faire à l'homme. Question anthropologique: qu'est-ce qui, dans l'organisation psychique et sociale de l'être humain, peut ouvrir le champ des différentes manifestations de la violence? Ressorts historiques: comment Auschwitz, véritable métonymie de la Shoah, fut humainement, c'est-à-dire techniquement, bureaucratiquement et politiquement possible? Dilemme esthétique: comment représenter le génocide? Peut-on écrire un poème dramatique à partir de l'horreur génocidaire? Même si elles sont parfois contestées dans leurs approches pédagogiques, ces questions ne sont pas tombées dans l'oubli. Or, si l'approche historique et anthropologique permet d'éviter bien souvent les divagations pseudo-philosophiques qui circulent à propos des manifestations de l'horreur, reste un noyau inexplicable: comment cela a-t-il pu être possible? D'autant que l'illusion consisterait à croire, parce que nous aurions appris la "leçon d'Auschwitz", que nous serions à l'abri d'une rechute dans la "barbarie", tant ce qui a rendu possible le plus grand cimetière de l'Europe est encore présent et actif aujourd'hui. Une plongée dans les variations historiques de ces invariants anthropologiques, en compagnie de deux grandes chercheuses des sciences de l'homme et d'un metteur en scène qui a su trouver une forme pour représenter l'un des plus terribles génocides du temps présent.

Le parcours théâtral de **Jacques Delcuvelerie** est intimement lié à celui du collectif Groupov, basé à Liège, qu'il a fondé en 1980. Le Groupov s'est confronté au répertoire (Claudel, Brecht, Müller) pour tenter de trouver une vision représentable du monde qui ne soit pas obligatoirement celle de ceux qui le dirigent et l'écrasent. Troublé par le silence assourdissant, les mensonges, la désinformation qui a entouré l'horreur du génocide rwandais, tant en Belgique qu'en France, le Groupov a proposé de

rendre au théâtre ce pouvoir incroyable d'être le corps et la voix de ceux qui ne sont plus et de ceux qu'on ne veut pas entendre. Quatre années de travail pour un spectacle, *Rwanda 94*, qui structure les témoignages, les images, la musique, les chants et la littérature en une tentative de réparation symbolique envers les morts à l'usage des vivants. Présenté au stade d'une étape de travail au Festival d'Avignon en 1999, *Rwanda 94* a depuis voyagé à travers le monde et au Rwanda même. Jacques Delcuvellerie et le Goupov présentent cette année au Festival d'Avignon *Anathème*.

Professeur honoraire au Collège de France où elle a dirigé le Laboratoire d'anthropologie sociale, **Françoise Héritier** développe une recherche placée sous le signe du structuralisme forgé par Claude Lévi-Strauss. Depuis ses travaux anthropologiques sur les systèmes des alliances (*L'Exercice de la parenté*, Gallimard/Seuil, 1982), Françoise Héritier a mis au jour un autre type d'inceste jusqu'ici occulté (*Deux sœurs et leur mère*, Odile Jacob, 1995; *De l'inceste*, avec Boris Cyrulnik et Aldo Naouri, Odile Jacob, 2000), et cherche à comprendre pourquoi les hommes ont traduit la différence sexuelle en hiérarchie (*Masculin/Féminin I. La Pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, 2002). Depuis les travaux de son séminaire consacré à la violence (*De la violence I et II*, Odile Jacob, 1996 et 1999), elle s'attache également à comprendre les matrices de l'intolérance et ce qui fait l'humain (*Corps et affects*, avec Margarita Xanthakou, Odile Jacob, 2004).

Directrice de recherche au CNRS, **Annette Wiewiorka** travaille depuis vingt-cinq ans sur l'histoire du génocide des Juifs (*Les Livres du souvenir. Mémoires juifs de Pologne*, en collaboration avec Itzhok Niborski, Gallimard, 1983). Ancien membre de la Mission d'étude sur la spoliation des biens des Juifs de France, elle est l'auteur de nombreux articles et ouvrages sur l'histoire des Juifs au xx^e siècle, sur la Shoah et sa mémoire, parmi lesquels *Le Procès Eichmann* (Complexe, 1989), *Déportation et Génocide* (Plon, 1992) et *L'Ère du témoin* (Plon, 1998). Auteur d'un ouvrage pédagogique éclairant sur le sujet (*Auschwitz expliqué à ma fille*, Seuil, 1999), Annette Wiewiorka a récemment publié *Auschwitz, 60 ans après* (Plon, 2005) destiné à rendre le camp d'Auschwitz-Birkenau à sa réalité.

16 JUILLET DE 15H À 17H

Utopies artistiques, utopies politiques

AVEC **ÉDOUARD GLISSANT**, POÈTE ET ÉCRIVAIN, **HANS ULRICH OBRIST**, COMMISSAIRE D'EXPOSITION, **MICHELANGELO PISTOLETTO**, PLASTICIEN

L'utopie n'a pas bonne presse, ni bonne image, même si Jan Fabre, juché sur une tortue dorée faisant face à la mer de Nieuport lui a rendu un bel hommage (*À la recherche d'Utopia* qui figure sur l'affiche du Festival d'Avignon). Dans l'imagerie dominante, le visage de l'utopie se confond souvent avec celui des pires régimes politiques, de l'hitlérisme au stalinisme. À son propos, les plus indulgents se contentent d'évoquer, le temps d'un sourire amusé, ce songe creux formulé par de doux rêveurs. Après les décennies de rêveurs absolus et les années utopiques des années 1960, nous serions donc condamnés au cercle vertueux de la raison, rivés aux chaînes inaliénables de la réalité. Pourtant, de Thomas More à Charles Fourier, de Pierre Leroux à Walter Benjamin, les guetteurs de rêves n'ont cessé d'invoquer ce "lieu du bonheur" dans leur rhétorique et leur pratique de la liberté. À rebours de sa dépréciation contemporaine, l'écrivain Édouard Glissant et le plasticien Michelangelo Pistoletto réinstallent l'utopie dans notre paysage artistique et notre horizon politique. "L'Utopie n'est pas le rêve. Elle est ce qui nous manque dans le monde", écrit Édouard Glissant empruntant les pas du philosophe Gilles Deleuze, selon lequel la fonction de la littérature et de l'art est d'"inventer un peuple qui manque". L'utopie n'est donc pas un "lieu de nulle part" ou un "lieu qui n'est pas" comme l'indique l'étymologie, mais "le lieu même de ce peuple" selon Édouard Glissant (*La Cohérence du lamentin*, Gallimard, 2005). En fondant la Cittadellarte (Cité de l'art) à Biella, Michelangelo Pistoletto cherche à faire de l'artiste l'acteur d'un nouveau "partage responsable". Au sein de cette utopie concrète, les artistes peuvent ainsi refonder leur responsabilité en sortant la création artistique du jeu du marché, les ouvriers exercer leur créativité sur leur lieu de travail, l'harmonie entre les différents domaines de l'activité humaine se réaliser. Longtemps déconsidérée, voici donc l'utopie réactivée par un passeur d'art, un poète de la "mondialité", et un plasticien qui dessine les contours d'un monde meilleur.

Né en Martinique en 1928, **Édouard Glissant** étudie la philosophie et l'ethnologie à Paris. Prix Renaudot en 1958 pour son premier roman, *La Lézarde* (Gallimard) il fonde en 1959 le Front antillou-guyanais. Expulsé de Guadeloupe, il est assigné à résidence en métropole. De retour en Martinique en 1965, il crée l'Institut martiniquais d'études et une revue de sciences humaines, *Acoma*. Directeur du *Courrier de l'Unesco* de 1982 à 1988, il est "distinguished Professor of French" à la City University of New York depuis 1995. Mondialement connue, son œuvre s'articule autour du concept de "Tout-Monde" qu'il utilisa dans le roman qui porte ce titre et dans un volume de sa *Poétique* qu'il inaugure en 1956 et poursuit aujourd'hui avec *La Cohée du lamentin. Poétique V* (Gallimard, 2005): "Toute littérature et toute poésie sont « palpitantes du palpement même du monde », pour reprendre l'expression d'Aimé Césaire. Toute poésie qui se coupe de notre souffrance collective, quelle que soit notre origine, descendants d'anciens persécutés ou d'anciens persécuteurs, manque quelque chose d'essentiel", explique-t-il. Auteur d'une œuvre considérable (essais, poésie, roman, théâtre), Édouard Glissant élabore une poétique démesurée dans le sillage de Faulkner et de Césaire.

Né en 1968 à Zurich (Suisse), **Hans Ulrich Obrist** cherche à s'inscrire dans la tradition des commissaires d'exposition indépendants inaugurée par Harald Szeemann (1933-2005). Au début des années 1990, il organise sa première exposition dans la cuisine de son appartement d'étudiant afin de sortir du circuit habituel des galeries, des centres d'art et des musées, où il invite notamment Christian Boltanski. Dans un cadre privé ou institutionnel (*Le Miroir brisé*, Vienne, 1993, co-organisé avec Kasper Koenig), Hans Ulrich Obrist conçoit ses nombreuses expositions à partir d'un dialogue soutenu avec les artistes invités. Questionnant tout d'abord le rapport de l'œuvre à l'espace (*Hôtel Carlton Palace*, 1993), il s'attache ensuite à sa relation au temps (*Le Jardin, la Ville, la Mémoire*, Villa Médicis, Rome, 1998). Commissaire d'expositions au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris depuis 1992, il est également rédacteur en chef de *Point d'ironie*, publication éditée par agnes b. et l'auteur ou coauteur de nombreux ouvrages, dont *Christian Boltanski, Les Vacances à Berck-Plage août 1975* (Oktagon Verlag, 1995) ; *Annette Messager, Nos Témoinages* ; *Interviews* (Charta, 2003) ou *Ailleurs, ici* (Charta, 2004). En 2003, il initia le projet *Utopia station* (Vienne, avec Molly Nesbit et Rirkrit Tiravanija) notamment marqué par la présence d'Édouard Glissant et de Michelangelo Pistoletto.

L'œuvre de **Michelangelo Pistoletto** est indissociable d'un ensemble d'artistes qui, dans les années 1960 et 1970, ont fait naître l'Arte Povera, mouvement de retour aux enjeux primordiaux de la création, réappropriation des matériaux et des processus "pauvres" de l'héritage culturel italien. Né en 1933 à Biella, près de Turin, où sa première exposition de peinture constituée par des autoportraits sur fond de monochromes or, argent ou bronze est présentée en 1960, Michelangelo Pistoletto réalise en 1961 son premier miroir avec report d'image photographique en acier poli qui rencontre un grand succès. Depuis, ces "tableaux-miroirs" (*Quadri Specchianti*) le font connaître dans le monde entier. Avec l'Arte Povera, il troque son statut de "transmetteur d'image" pour devenir "provocateur de comportements". Au milieu des années 1990, il fonde la Cittadellarte, institution en lutte contre la "société fragmentée" où une université des idées, des recherches créatives et des expérimentations artistiques permettent à des artistes de passage de replacer l'artiste au centre de la "fabrique sociale". Pierre Coulibeuf lui a notamment consacré un film et un livre, *Pistoletto, l'Homme noir* (Actes Sud, 2004).

17 JUILLET DE 15H À 17H

Nouvelle humanité, nouvel humanisme ?

AVEC **HANS BELTING**, CRITIQUE D'ART, **JAN FABRE**, ARTISTE, **STEFAN HERTMANS**, ÉCRIVAIN

Quelles valeurs pour un monde qui semble les avoir toutes reniées? Alors que certains pronostiquent déjà l'entrée dans la post-humanité avec le triomphe des biotechnologies permettant à l'humain d'être modifié dans sa plus profonde intimité, quelle image de l'homme l'art peut-il véhiculer? Autant que la philosophie, la littérature, l'art et son histoire critique permettent d'appréhender la question cruciale de l'humanisme à l'heure de la "nouvelle humanité". Il est courant de soutenir qu'après Auschwitz, plus

aucune représentation de l'homme n'est possible. La tentation est grande, après le "siècle des extrêmes", de congédier l'humanisme et de ranger toute conception de l'homme dans les poubelles de l'Histoire ou bien encore dans le cabinet de curiosités des concepts obsolètes. Puisque c'est à travers les images que "l'homme représente la conception qu'il se fait du monde et qu'il veut donner à voir à ses contemporains", comme l'écrit l'historien d'art Hans Belting, il paraît opportun de partir de l'anthropologie des images – du culte des morts de l'Antiquité aux images virtuelles contemporaines – pour comprendre l'idée de l'homme que l'art peut encore véhiculer. Une réflexion menée en résonance avec Jan Fabre qui explore, au sein de l'ensemble Troubleyn, les ressorts de la "consilience" entre les arts, cette contamination entre les disciplines qui permet également d'approcher une humanité plus incarnée, moins éloignée de l'animalité que la raison et l'humanisme classiques ont envisagée. Une interrogation en écho à la poésie de l'existence humaine dans l'Europe urbaine dévoilée par Stefan Hertmans, qui sillonne et chemine dans les entrelacs du vieux continent. Entre l'ange et la bête, il s'agit donc de se pencher sur notre qualité d'être humains dans sa dimension spirituelle et animale, d'explorer le mystère du corps. Car le poète ne dit-il pas: "La peau, la surface: voilà le secret le plus profond de l'être humain"?

Né en 1935, **Hans Belting** a poursuivi des études d'histoire de l'art à Mayence, Rome et Harvard. Historien d'art, professeur honoraire à l'université de Heidelberg, il enseigne depuis 1993 à l'École supérieure d'art contemporain de Karlsruhe. Spécialiste mondialement reconnu de l'art médiéval (*L'Image et son public au Moyen-Âge*, G. Monfort, 1998; *Image et culte: une histoire de l'image avant l'époque de l'art*, Cerf, 1998), Hans Belting propose une anthropologie historique originale qui ne sépare pas l'ontologie des images de la description des pratiques politiques, religieuses et juridiques auxquelles elles donnent lieu (*Pour une anthropologie des images*, Gallimard, 2004). Refusant de céder à la célébration empressée et souvent emphatique de la modernité "post-humaine" des images virtuelles qui ne seraient plus, à en croire leurs laudateurs, justiciables d'aucun des discours antérieurs, Hans Belting est également soucieux de montrer que la fin de l'histoire de l'art traditionnelle ne doit pas nous plonger dans le désarroi. Car avec un art contemporain, fragmenté et contradictoire, d'autres voies esthétiques et critiques sont en train de s'inventer (*L'Histoire de l'art est-elle finie?*, Jacqueline Chambon, 1989).

Un monde entièrement livré au pouvoir de l'imagination théâtrale, c'est ce que prône **Jan Fabre** dès *C'est du théâtre comme il était à espérer et à prévoir* (1982) et *Le Pouvoir des folies théâtrales* (1984), ses premières pièces qui bousculent les conventions de la scène. Un théâtre de la rébellion (*As long as the world needs a warrior's soul*, 2000), influencé par sa formation de plasticien et sa pratique de la performance, qui met en scène aussi bien le temps de la matière, celle du peintre, que celui de l'être humain ou de l'animal (*Parrots and Guinea Pigs*, 2002). Mais tout se crée à partir du corps et de son langage. Corps physique dans *Sweet Temptations* (1991), spirituel dans *Universal Copyrights 1 & 9* (1995) et érotique dans *Glowing Icons* (1997). Proche de l'animal, avec sa mémoire et ses instincts fondamentaux, ce corps est doté d'un pouvoir presque magique, celui de la métamorphose. Se fiant à l'intuition, Jan Fabre travaille sans cesse la plasticité de l'homme, cherchant à la couler dans une forme poétique pour donner jour à de nouveaux horizons. Jan Fabre est l'artiste associé du 59^e Festival d'Avignon.

Né en 1951, professeur à l'Académie des Beaux-arts de Gand, **Stefan Hertmans** est poète, romancier et essayiste. Poésies (*Le Paradoxe de Francesco*, Castor Astral, 2004) ou nouvelles (*Comme au premier jour*, Christian Bourgois, 2003), à l'écart des catégories trop précises, il s'est essayé à tous les styles avec une grande liberté, intimement liée à ses errances et sa philosophie des voyages (*Entre villes. Histoires en chemin*, 1998, Castor Astral, 2003). En 1981, son premier roman, *Ruimte* ("*Espace*") supprime toute narration linéaire et anecdotique et ses premiers recueils de poèmes explorent les voies d'une poésie autonome qui se situe dans la tradition moderniste d'auteurs comme Gottfried Benn, Paul Celan et Georg Trakl. Intellectuel cosmopolite, il s'aventure vers des essais sur des faits de sociétés, tels que la guerre des Balkans ou l'affaire Dutroux (*Fugues et Mésanges bleues*, 1995; *Le Puits de Milet*, 2002). Stefan Hertmans s'est penché, en écrivain singulier, sur l'œuvre de Jan Fabre dont il est un des plus attentifs observateurs (*L'Ange de la métamorphose*, L'Arche, 2003). Sa pièce *Mind the gap* sera lue dans le cadre du "Cycle de lectures dirigées d'auteurs belges" au Jardin de la rue de Mons le 11 juillet à 19h.

Le palais de cristal, la fin de l'Histoire et sa réinvention par le terrorismeAVEC **PETER SLOTERDIJK**, PHILOSOPHE ET **DANIEL BOUGNOUX**, MÉDILOGUE

À travers ses œuvres littéraires, spirituelles, philosophiques et politiques, la civilisation occidentale s'est souvent imaginée comme un "palais de cristal", comme une bulle qui la maintiendrait à l'abri de l'Histoire et la protégerait des agressions extérieures. Selon Peter Sloterdijk, qui aborde cette question cruciale dans son prochain livre, Fiodor Dostoïevski fut l'un des premiers écrivains à comprendre et à formuler, avec scepticisme mais "avec une force métaphorique sans égal", ce "devenir-monde" de l'ère de la globalisation. En 1862 en effet, Dostoïevski visita le palais de l'Exposition universelle à South-Kensington (dont les dimensions devaient dépasser celles de Crystal-Palace de 1851) et saisit aussitôt les incommensurables dimensions symboliques et programmatiques de ce bâtiment hybride qu'il dut certainement appeler "Crystal Palace". Reliant ses impressions que lui avait laissées sa visite à Londres à la lecture du roman *Que faire ?* de Tchernychevski (1863, éditions des Syrtes, 2000) où était annoncé cet "Homme Nouveau" qui, une fois la solution technique de la question sociale résolue, vivrait dans un palais communautaire en verre et en métal, il développa "la plus puissante vision qu'ait produite le XIX^e siècle en matière de critique de la civilisation", explique Peter Sloterdijk. De la prise du Palais d'hiver à l'emprise de ce palais de verre brisé avec fracas par le terrorisme international, les philosophes Daniel Bognoux et Peter Sloterdijk dialogueront sur les conséquences politiques, philosophiques et psychologiques de ce rêve de paix perpétuelle, de consensus, de démocratisation du luxe et de sortie de l'Histoire, mais aussi d'ennui et de libération du mal dont l'Europe constitue le point névralgique.

Peter Sloterdijk est professeur de philosophie et d'esthétique à la Hochschule für Gestaltung (École supérieure de création artistique) de Karlsruhe, dont il est devenu le recteur, et professeur de philosophie de la culture et des médias à l'École des Beaux-Arts de Vienne. C'est avec *Critique de la raison cynique* (1983, Christian Bourgois éditeur, 1987), publiée à l'occasion du bicentenaire de la parution de la *Critique de la raison pure* d'Emmanuel Kant, qu'il fait une entrée remarquée sur la scène philosophique en développant une philosophie ironique face au cynisme et catastrophisme théorique ambiant. Auteur de nombreux ouvrages dont *Règles pour le parc humain* (1999, Mille et une nuits, 2000), conférence qui suscita une vive polémique dans la presse allemande et française, sa trilogie "Sphères – Bulles, *Sphères I*, Fayard, 2002; *Écumes, Sphères III*, Maren Sell, 2005; *Sphères II* en préparation, Maren Sell, 2006 – est l'immense projet d'un récit des relations fortes de l'humanité, une analyse des conditions dans lesquelles l'homme peut rendre son monde habitable, une morphologie générale de l'espace humain, depuis les origines jusqu'à la mondialisation.

Philosophe de formation, **Daniel Bognoux** s'est intéressé à la littérature et au théâtre. Ses travaux ont porté sur les figures de la réflexivité et de l'autoréférence en poétique, en psychanalyse, en esthétique et dans les sciences sociales: le narcissisme (individuel et de groupe), les clôtures immunitaires, le mimétisme et l'hypnose l'ont particulièrement retenu (*Vices et vertus des cercles*, La Découverte, 1989, *Le Fantôme de la psychanalyse, critique de l'archéologie freudienne*, Presses universitaires du Mirail, 1991). Professeur émérite en sciences de la communication à l'université Stendhal de Grenoble, il a publié dans cette discipline une demi-douzaine d'ouvrages, notamment *Introduction aux sciences de l'information et de la communication* (La Découverte, coll. "Repères", 2000), et il a animé, aux côtés de Régis Debray, la revue *Les Cahiers de médiologie*. Il dirige par ailleurs l'édition des *Œuvres romanesques complètes* d'Aragon dans la bibliothèque de la Pléiade (cinq volumes).

20 JUILLET DE 15H À 17H

Y a-t-il encore quelque chose de sacré ?

AVEC RÉGIS DEBRAY, PHILOSOPHE

Nous vivons, dit-on, une époque désenchantée. Pourtant, du bouddhisme hollywoodien aux nouveaux fondamentalismes, le feu sacré ne semble pas éteint. Pour ceux qui en douteraient, la mort de Jean-Paul II, dont le traitement médiatique a surpris, bouleversé ou agacé, a rappelé la persistance du “religieux” au cœur d’une Europe d’où les dieux et les prêtres semblaient s’être retirés. Les faits sont têtus, et le fait religieux est bien là, même s’il tend souvent aujourd’hui à prendre le visage du fétichisme de la marchandise. “En clair, l’Invisible n’est pas près de nous lâcher”, écrit Régis Debray (*Les Communions humaines*, Fayard, 2005). Mais d’où vient la persistance de cet invariant anthropologique qui, quelles que soient ses variations historiques, pousse les hommes vers le transcendant? Où va se nicher, dans une terre déchristianisée, le besoin de sacré? Comment la République peut-elle encore faire communauté? Qu’est-ce que la religion? Est-ce toujours le terme adéquat qui permet de recouvrir la bigarrure spirituelle contemporaine, des rituels et symboles maçonniques aux religions politiques (du nazisme au communisme jusqu’à la religion des Droits de l’homme), des grandes messes sportives aux communions ritualisées de la Shoah? Souvent en marge des courants de pensées dominants, Régis Debray interroge depuis un quart de siècle ce qu’il est convenu d’appeler le “fait religieux”. Et démontre que le sacré est une des voies d’accès au profane, l’imaginaire une porte d’entrée dans le réel. Sans sectarisme ni prosélytisme, Régis Debray propose ici de renoncer au mot de “religion” pour mieux saisir toutes les facettes des communions humaines contemporaines.

Écrivain et philosophe, **Régis Debray** n’a cessé, depuis *Critique de la raison politique ou l’inconscient religieux* (Gallimard, 1981) d’interroger le phénomène religieux. Avec *Croire, voir, faire* (Odile Jacob, 1999), *Dieu, un itinéraire. Matériaux pour l’histoire de l’Éternel en Occident* (Odile Jacob, 2002), *Le Feu sacré, fonctions du religieux* (Fayard, 2003) et *Les Communions humaines* (Fayard, 2005). *Pour en finir avec “la religion”* (Fayard, 2005), il met à jour les fondamentaux de l’Homo religiosus. Fondateur de la médiologie, qui a pour objet les interactions entre technique et culture, Régis Debray dirige la revue *Médium*, qui s’intéresse à la place du champ religieux aujourd’hui, comme à l’éducation, aux arts et aux techniques. Ancien membre de la commission Stasi, il a présidé l’Institut européen en sciences des religions (IESR), rédigé un *Rapport de référence sur l’enseignement du fait religieux dans l’école laïque* (Odile Jacob et Scéren, 2002) et contribué à éclairer le débat sur le voile et l’être-ensemble républicain (*Ce que nous voile le voile. La République et le sacré*, Gallimard, 2004).

22 JUILLET DE 15H À 17H

Métamorphoses du corps : l’ère des apprentis sorciers ?

AVEC HENRI ATLAN, BIOLOGISTE ET PHILOSOPHE, MARCELA IACUB, JURISTE, JEAN-FRANÇOIS PEYRET, METTEUR EN SCÈNE, ALAIN PROCHIANTZ, BIOLOGISTE

Les rêves de la raison scientifique sont devenus réalité : pilule contraceptive, fécondation *in vitro*... et bientôt “l’utérus artificiel” qui permettra de remplacer les incubateurs actuels pour maintenir en vie les grands prématurés. Une technique qui, en dissociant sexualité et procréation, fera également disparaître l’immémoriale différence entre les sexes devant la reproduction de l’espèce humaine. Le corps est donc entré dans l’ère des métamorphoses, en apparence plus près de celles du *Meilleur des mondes* d’Aldous Huxley que de celles d’Ovide et d’Apulée. D’où la nécessité de revenir sur la genèse biologique, mais aussi juridique et politique de cet “empire du ventre” et de cette histoire de la maternité ébranlée. Ce sont donc les catégories de culture et de nature, de déterminisme et de liberté qui sont à réinterroger. Car l’opposition entre l’inné et l’acquis est déjà rendue caduque par les recherches en biologie du cerveau qui montrent que la pensée est une adaptation à un milieu, entre un corps et son environnement, et non le déploiement implacable du programme génétique. Reste que les métamorphoses du corps posent quelques questions sociales, morales, politiques et artistiques.

Comment prévenir le risque d'eugénisme? La soif inextinguible de transformation que permet la science nouvelle fera-t-elle disparaître la singularité humaine? L'art peut-il œuvrer sans se frotter à la pensée scientifique? Le génie génétique se serait-il définitivement affranchi de l'éthique? En tentant d'éviter les pièges de la technophobie et la béatitude de la technofolie, le droit sera ici envisagé comme un laboratoire des nouvelles biotechnologies, la science comme une création et une matière à fiction, le théâtre comme une science des corps. Plutôt qu'une nouvelle assemblée de moralistes, une conversation sur la force poétique et politique des avancées scientifiques.

Né en 1931, **Henri Atlan** est directeur de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), directeur du Centre de recherche en biologie humaine et "scholar in residence" en philosophie et éthique de la biologie à l'hôpital universitaire Hassadah de Jérusalem. Ancien chef de service biophysique à l'hôtel-Dieu de Paris et ancien membre du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé (1983-2000), Henri Atlan mène une investigation philosophique sur la biologie, la cybernétique, les théories de l'information, le hasard et la nécessité, la liberté et le déterminisme dans le sillage du philosophe Spinoza, se référant aussi bien à la Kabbale, aux mythes, qu'aux romans d'anticipation. Il a notamment publié *Entre le cristal et la fumée. Essai sur l'organisation du vivant* (Seuil, 1979), *À tort et à raison. Inter-critique de la science* (Seuil, 1986), *Les Étincelles de hasard, tome 1. Connaissance spermatique* (Seuil, 1999), *La science est-elle inhumaine? Essai sur la libre nécessité* (Bayard, 2002) et *U.A. L'Utérus artificiel* (Seuil, 2005).

Juriste, chercheur au CNRS et spécialiste du droit de la bioéthique, **Marcela Iacub** s'est intéressée aux cas limites qui concernent la sexualité (*Le crime était presque sexuel et autres essais de casuistiques juridiques*, EPEL, 2002) ainsi qu'aux normes juridiques et morales permettant d'encadrer l'acte de naître et de faire naître (*Penser les droits de la naissance*, PUF, 2002). Depuis *Qu'avons-vous fait de la libération sexuelle?* (Flammarion, 2002), elle propose une critique radicale et originale du "nouvel ordre sexuel", notamment à travers la mise à jour des nouvelles formes de pénalisation de la sexualité (*Antimanuel d'éducation sexuelle*, Bréal 2005). À partir des transformations des règles de filiation apparues depuis le code civil de 1804, elle montre comment l'accouchement est devenu une affaire d'État. (*L'Empire du ventre. Une autre histoire de la maternité*, Fayard, 2004). Soucieuse d'articuler l'actualité à sa conception du droit envisagé comme critique politique, Marcela Iacub vient de faire paraître le recueil des chroniques qu'elle tient pour le journal *Libération* (*Bêtes et victimes*, Stock, 2005).

Jean-François Peyret est metteur en scène et professeur à l'Institut d'études théâtrales de l'université Paris-III. Entre 1982 et 1994, il crée avec Jean Jourdeuil une quinzaine de spectacles à partir de textes non dramatiques, de Montaigne à Lucrèce, et fait connaître l'œuvre de Heiner Müller (*Le Cas Müller*, Avignon, 1991). Avec *Traité des passions, Un Faust-Histoire naturelle* (écrit avec Jean-Didier Vincent), *Turing-machine, Histoire naturelle de l'esprit ou Le Traité des formes* (en collaboration avec Alain Prochiantz), il se sert du théâtre pour imaginer des "réflexions-rêveries" autour du vivant et de l'artificiel, du corps et de la machine, des variations sur le thème du destin technique de l'homme. Avec *Le Cas de Sophie K.*, Jean-François Peyret continue son exploration du rapport entre l'imaginaire des artistes et des scientifiques en se confrontant à Luc Steels, spécialiste de l'intelligence artificielle. Il a notamment publié *Trois traités des passions* (Théâtre Typographique, 1998), *Faust-Une histoire naturelle* (avec Jean-Didier Vincent, Odile Jacob, 2000), *La Génisse et le Pythagoricien* (avec Alain Prochiantz, Odile Jacob, 2002), *Les Variations Darwin* (avec Alain Prochiantz, Odile Jacob, 2005).

Alain Prochiantz dirige le département de biologie de l'École normale supérieure. Après s'être intéressé aux *Stratégies de l'embryon* (PUF, 1988), Alain Prochiantz s'est tourné vers l'histoire intellectuelle de la biologie en suivant les expériences de Claude Bernard, qui montra notamment que l'animal est un corps vivant qui interagit avec son environnement (*Claude Bernard: la révolution physiologique*, PUF, 1990). Savant "libertin", il explique sous forme de dialogue les progrès et les enjeux de l'embryologie et de la neurobiologie (*La Biologie dans le boudoir*, Odile Jacob, 1995). En biologiste

fuyant aussi bien les postures académiques que les pièges de la vulgarisation, Alain Prochiantz s'attache à la pensée du vivant comme à ce qu'il y a de vivant dans la pensée (*Les Anatomies de la pensée*, Odile Jacob, 1997) et met à jour le rapport adaptatif de l'individu à son milieu (*Machine-Esprit*, Odile Jacob, 2001). Depuis *La Génisse et le Pythagoricien. Traité des formes I* (Odile Jacob, 2002), spectacle et livre conçus d'après *Les Métamorphoses* d'Ovide, il cherche en compagnie du metteur en scène Jean-François Peyret, le "devenir théâtre d'une pensée scientifique" (*Les Variations Darwin*, Odile Jacob, 2005)

Responsable du "Théâtre des idées" au Festival d'Avignon depuis 2004, **Nicolas Truong** est né en 1967 à Paris. Après des études à l'université Paris-I (Panthéon-Sorbonne), puis à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) sous la direction de Cornelius Castoriadis et de Vincent Descombes, il enseigne la philosophie en lycée et crée la revue *Lettre* (1989-1993) au sein de laquelle se mêlent critique d'art et critique sociale. Collaborateur de France Culture et du *Monde diplomatique*, il rejoint en 1997 la rédaction du *Monde de l'éducation* où il s'occupe notamment des "Dossiers", puis de la rubrique "Livres". Co-auteur d'un ouvrage écrit avec l'historien Jacques Le Goff, *Une histoire du corps au Moyen-Âge* (Liana Levi, 2003), il a mis en scène un cycle d'"idées en théâtre" intitulé *La Vie sur terre* (création au festival Frictions, Dijon, 2002) en trois volets (*Il est trop tard pour être calme*; *George Orwell contre l'esprit de gramophone* et *Israël-Palestine: une nouvelle histoire*).

Pour offrir au public ces moments d'émotion, plus de mille personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Parmi ces personnes, la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relèvent du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

La revue *janus* est un projet créé par Jan Fabre, qui s'inscrit dans la longue tradition des revues éditées par des artistes. *janus* est comme le dieu de l'Antiquité : il surveille tout ce qui se passe à droite, à gauche, en haut et en bas et fait face au passé et à l'avenir. Il parle à deux voix et fait s'entrechoquer les idées.

Cette revue est interdisciplinaire, thématique et explore le champ entre art, culture, philosophie et science. Elle entend ainsi faire sauter certaines barrières, érigées de toutes pièces par l'homme. *janus* fonctionne à l'instar d'un laboratoire depuis cinq ans : la revue est un lieu de recherche en deux dimensions, qui, de temps à autre, passe à la troisième dimension à travers une présentation, un salon ou un projet transdisciplinaire.

Le numéro d'été 2005 est une collaboration avec le Festival d'Avignon et Actes Sud. Il présente des hommes de théâtre, des penseurs et des artistes qui figurent au programme du Festival. *janus* s'associe particulièrement au Théâtre des Idées, dont il fera l'écho en présentant des contributions de Michel Onfray, Régis Debray, Peter Sloterdijk, Michelangelo Pistoletto, Alain Prochiantz, Jean-François Peyret, Stefan Hertmans et Nicolas Truong (rédacteur invité).

Un des thèmes centraux de ce numéro est la question du corps, tant aujourd'hui que dans son contexte historique. Comment le corps est-il représenté sur scène, comment apparaît-il dans les médias de nos sociétés surinformées, quelles sont les approches et les interprétations du corps au cours de l'histoire ?

Un second thème est celui du rôle de l'artiste dans la société. Quelle est l'importance du concept de l'utopie, d'un point de vue à la fois artistique et sociologique ?

Dans ce numéro d'été on retrouvera des contributions de certains artistes invités au Festival ou des articles sur leurs œuvres : Romeo Castellucci, Marina Abramović, Gisèle Vienne (avec Dennis Cooper, Alain et Catherine Robbe-Grillet), Josef Nadj, Arne Sierens, Olivier Py.

